

quaderni di filologia e lingue romanze



*vai al volume*

QUADERNI DI FILOLOGIA E LINGUE ROMANZE  
Ricerche svolte nell'Università di Macerata  
Terza serie \_ 34 \_ 2019

QUADERNI DI FILOLOGIA E LINGUE ROMANZE  
Ricerche svolte nell'Università di Macerata

Annuale

*Direzione*

Giulia Latini Mastrangelo

*Comitato Scientifico*

Gabriella Almanza Ciotti – Carlos Alberto Cacciavillani –  
Adeline Desbois-Ientile – Daniela Fabiani – Thais Fernandez –  
Pierino Gallo – Nelly Labère – Giulia Latini Mastrangelo –  
Claudio Mazzanti – Luca Pierdominici – Amanda Salvioni – Silvia Vecchi

*La rivista effettua referaggio*

La Direzione e il Comitato scientifico non sono responsabili delle opinioni e dei giudizi espressi dai singoli collaboratori nei propri articoli. Per proposte di collaborazione e per informazioni, rivolgersi a:

Giulia Latini Mastrangelo  
giulialm@libero.it

Luca Pierdominici  
luca.pierdominici@unimc.it

Dipartimento di Scienze della Formazione  
dei Beni culturali e del Turismo  
Università degli Studi di Macerata  
Piazzale L. Bertelli, 1 – 62100 Macerata

# QUADERNI DI FILOLOGIA E LINGUE ROMANZE

Ricerche svolte nell'Università di Macerata

Terza serie

34

2019

Aracne



Aracne editrice

[www.aracneeditrice.it](http://www.aracneeditrice.it)  
[info@aracneeditrice.it](mailto:info@aracneeditrice.it)

Copyright © MMXIX  
Giacchino Onorati editore S.r.l. – unipersonale

[www.giacchinoonoratieditore.it](http://www.giacchinoonoratieditore.it)  
[info@giacchinoonoratieditore.it](mailto:info@giacchinoonoratieditore.it)

via Vittorio Veneto, 20  
00020 Canterano (RM)  
(06) 45551463

ISSN 1971-4858-34

ISBN 978-88-255-3046-9

*I diritti di traduzione, di memorizzazione elettronica,  
di riproduzione e di adattamento anche parziale,  
con qualsiasi mezzo, sono riservati per tutti i Paesi.*

*Non sono assolutamente consentite le fotocopie  
senza il permesso scritto dell'Editore.*

I edizione: dicembre 2019

## Indice

- 7 Maïa Varsimashvili-Raphael  
La mission apostolique de Sainte Nino en Ibérie : le départ vers le nord
- 35 Teodoro Patera  
« Estre courroucé » : guerre des sexes, colère et troubles de l'éthique de la modération dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre
- 55 Daniela Fabiani  
*Le livre des brèves amours éternelles* : il viaggio identitario di Andreï Makine
- 71 Gabriella Macciocca  
Prolegomeni di lingua e di stile nella composizione della *Raccolta Aragonesa*
- 93 Palmarisa Gori  
11 Dicembre 1913: lettera di Natale
- 107 Marco Cromeni  
La flora pampeana. Repertorio delle specie vegetali presenti nel *Don Segundo Sombra*
- 141 Mercedes Ariza  
Gli scrittori argentini contemporanei e il caso *Pangea*
- 153 Lorenzo Lanari  
Italiano y español, dos lenguas hermanas, pero distintas: el caso de las colocaciones
- 171 Flora Shabaj  
Viaggio nella *gelosia delle lingue* di Adrián Bravi

- 187 Thais A. Fernández, Giulia Latini Mastrangelo  
Laila Karrouch e Najat el Hachmi: esempi di travasi di cultura come fonti letterarie
- 209 Carlos Alberto Cacciavillani  
Analisi formale delle città ispano-musulmane. L'hammam come luogo d'incontro
- 231 Claudio Mazzanti  
L'architettura e il sisma della Maiella del 1706 nelle visite pastorali dell'Arcivescovo di Chieti Vincenzo Capece
- 261 Simona Rinaldi  
Quadrio Pirani e la qualità etica del costruire tra le Marche e il Lazio nella cultura dell'Eclettismo
- 281 Alessandro Tuccillo  
Recensione  
Jean-François Marmontel, *Les Incas, ou de la destruction de l'empire du Pérou*, texte établi et présenté par Pierino Gallo, Paris, Société des textes français modernes, 2016, 623 p.

Maïa Varsimashvili-Raphael

## La mission apostolique de Sainte Nino en Ibérie : le départ vers le nord

Un jour, une jeune fille de quatorze ans, Nino, quitte Jérusalem où elle vit depuis deux ans. Elle parcourt l'Empire romain, mais ne s'arrête pas à ses frontières et prend la direction du nord. Il ne s'agit pas d'une fugue ni d'un exode. Nino est chrétienne. Et si son corps frêle trouve la force de marcher sans se fatiguer, pour traverser des terres inconnues où le danger la guette à chaque pas, si elle déploie ses ailes comme un aigle, c'est parce qu'elle espère en Dieu et c'est lui qui la guide. Nino le sait : là-bas, dans le nord, les gens sont cruels et vénèrent des idoles, le soleil se cache derrière la brume et les neiges éternelles couronnent les montagnes. Dans une contrée lointaine qui s'appelle K'art'li (les Grecs la nomment l'Ibérie), Nino apportera la Bonne Nouvelle, convertira le roi et participera à la fondation de l'Eglise.

Le moment semble propice à la propagation du christianisme dans ce petit royaume, pris entre l'Empire romain et la Perse, que la Paix de Nisibe place sous le protectorat romain. L'évangélisation des Ibériens se serait produit en 326, peut-être en 337, en 317 ou en 324, bien avant la fondation de l'Etat géorgien unifié. Le roi Mirian rejoint la galerie des rois néophytes : Constantin, Abgar, Tiridate. Nous sommes dans l'Antiquité tardive. La conversion de Constantin Ier, qu'elle soit concomitante ou non à son baptême, marque une nouvelle étape dans la vie romaine. Cet homme, dénigré par Zosime, couvert d'éloges par Eusèbe, où entraîne-t-il son Empire – vers la décadence ou vers le renouveau ? Agit-il par dévotion ou par ambition politique ? Ce qui est certain, c'est que cette adhésion au christianisme, qu'elle soit une révolution<sup>1</sup> ou une transformation<sup>2</sup>, ouvre de nouveaux horizons non seulement aux habitants de l'Empire, mais aussi à ses voisins. La nouvelle religion devient la force qui fertilise le politique, aussi bien que le social et le spirituel. La géographie de l'évangélisation ne tient plus compte de la division entre l'Occident latin et l'Orient grec. L'extension du christianisme doit faire face à des cultures, à des langues et à des religions locales.

Charles Pietri remarque que des ensembles régionaux, affichant divers degrés de christianisation, offrent des conditions inégalement favorables aux missionnaires, en imposant des styles de prédications et même d'organisation ecclésiastique différents<sup>3</sup>.

Une certaine tradition historiographique et hagiographique veut que la mission de Nino en Ibérie ne se soit pas déployée sur une terre vierge. Les auteurs géorgiens des Xe-XIe siècles, puisant aux sources gréco-byzantines, aux Actes apocryphes et aux récits légendaires, se tournent vers l'histoire de la Dispersion des Douze. Evoquant les pérégrinations de Saint André du Pont à Patras, en passant par la Scythie, comme le rapporte Origène, sans oublier celles de Siméon de Cananéen ou de Matthias, ils n'hésitent pas à inclure dans cette géographie les terres géorgiennes. Cette tradition semble bien avoir pris racine dans la réalité géorgienne. Ainsi, au XVIIIe siècle, la dernière recension de la *Vie de K'art'li (K'art'lis c'xovreba)*, annales historiques, la présente comme partie intégrante de l'histoire nationale. Le « Comité des savants », réuni par le roi Vaxtang VI et chargé d'établir le texte, se montre peu soucieux de démêler la part de légende et celle d'histoire. La véracité de l'apostolat du Proclète, bien que sujette à controverse dans les milieux savants<sup>4</sup>, ne laisse aucun doute à Marie-Félicité Brosset, orientaliste français, traducteur des Annales<sup>5</sup>.

Si, à en croire à cette tradition, les apôtres jettent les semences de la nouvelle religion dans la région littorale de la mer Noire, il faudra attendre le IVe siècle pour que, grâce à la prédication de Sainte Nino, le christianisme acquière un statut officiel.

### *Les sources sur la conversion de l'Ibérie*

Comme le remarque le Bollandiste Paul Peeters, la conversion ibérienne « n'est pas seulement un épisode original et caractéristique de l'expansion chrétienne. Elle marque un moment décisif dans l'histoire politique et religieuse du proche Orient. »<sup>6</sup> D'où l'intérêt manifesté par de nombreux anciens auteurs.

Les sources gréco-romaines attribuent la prédication du christianisme en Géorgie à une « Captive », que l'Église honore sous le nom appellatif de Sainte Chrétienne<sup>7</sup> et dont on ne sait rien davantage.

Gélase de Césarée, ayant repris l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, serait le premier à faire mention de la christianisation des Ibériens<sup>8</sup>. Rufin, dans l'appendice joint à sa traduction latine de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, aurait emprunté ce récit à Gélase. Son locuteur est Bacur, roi ibérien. Selon l'anecdote, une femme captive se trouvait en Ibérie du temps de l'empereur Constantin. Menant une vie vertueuse, thaumaturge, elle gagna la confiance des Ibériens. Elle rendit la santé à la reine du pays, gravement malade. Un jour que le roi chassait dans les bois, survint tout à coup une obscurité épaisse. Le roi promit alors qu'il adorerait Jésus-Christ seul, s'il le délivrait de ces ténèbres, ce qui arriva. Le roi se convertit, suivi de son peuple. Il fit bâtir une église et sur le conseil de la femme captive, envoya une ambassade à l'empereur Constantin pour lui demander des prêtres et des évêques.

Socrate le Scolastique, Ermia Sozomène, Théodoret et d'autres historiens ecclésiastiques grecs du Ve siècle reprennent ce récit sans y apporter plus de précisions.

Se référant sûrement à la traduction arménienne de Socrate réalisée au Ve siècle par Philon de Tirak, les auteurs arméniens des Ve-VIIIe siècles nous livrent d'autres informations sur l'évangélisation des Géorgiens. Ainsi, chez Moïse de Khorène, l'Illuminatrice des Ibères se nomme Nune (Nownē)<sup>9</sup>. Le même auteur, tout comme Agathange ou Fauste de Byzance, situe la conversion de K'art'li au lendemain de la fondation de l'Eglise arménienne et la rattache à la gloire de Saint Grégoire.

Le récit de la conversion de l'Ibérie, qui semble ne pas être uniquement l'apanage de quelques cercles privilégiés, nous est parvenu par une œuvre hétérogène dont nous connaissons plusieurs recensions, conservées par les manuscrits allant du IXe au XVIIIe siècle. Le titre *Mok'c'evai K'art'lisai* (*La conversion de K'art'li*) réunit deux parties plus ou moins fragmentaires : une chronique historique et une *Vie* de Sainte Nino. Le plus ancien texte est probablement celui du Sināi (N Sin. 50)<sup>10</sup>. La recension *šatberdi- čeliši* est représentée par deux manuscrits, copiés dans les monastères géorgiens de šatberdi (Xe siècle, S 1141) et de čeliši (XIVe siècle, H600). Le chroniqueur du XIe siècle, Leonti Mroveli, crée une nouvelle recension et un auteur du XIIe siècle, probablement Arsène d'Iqalt'o, en propose une version métaphrastique qui sera par la suite paraphrasée par un auteur anonyme du XIIIe siècle. Dans la deuxième moitié du XIIe siècle, Nikoloz Gulaberisje, catholicos de K'ar'li, revient à l'apostolat de Sainte Nino dans son œuvre

panégyrique *Sakit'xavi svetisa c'xovelisai* (*Lecture pour le Pilier vivifiant*) combinant les genres hagiographique, homilétique et hymnographique. Nous ne connaissons cette œuvre que dans les manuscrits des XVIIIe-XVIIIe siècles (A 130, A 160). Ajoutons à cela plusieurs versions créées pour des synaxaires entre le XIe et le XVIIIe siècle et les hymnes consacrées à Sainte Nino, apparues à partir du Xe siècle.

Une telle prolifération de sources pose certes des questions relatives à leur rapport entre elles et avec des sources étrangères, entre la tradition orale et la tradition écrite, à l'éventuelle proto-source commune, à leur genèse, à leur datation, aux ajouts successifs, aux auteurs, aux contradictions contenues dans les textes, etc. Selon toute apparence, le besoin de répondre à certaines questions fut ressenti dès l'époque médiévale. Ainsi, Ephrem le Mineur, moine géorgien établi au XI siècle sur la Montagne Noire, dans son traité sur la conversion de K'art'li<sup>11</sup>, entreprend une étude des sources byzantines et antiochiennes, s'appuyant en particulier sur Théodoret de Cyr. Depuis leurs premières publications dans la dernière décennie du XIXe siècle<sup>12</sup>, les textes de la *Conversion de K'art'li* suscitent un grand intérêt scientifique<sup>13</sup> et alimentent des hypothèses contradictoires, mettant souvent en doute l'authenticité de l'œuvre et proposant des datations allant du IVe au IXe siècle. Aujourd'hui, après plus d'un siècle de recherches, les spécialistes conviennent que la *Conversion de K'art'li*, reflétant le passage du paganisme au christianisme, est une œuvre hétérogène d'une composition complexe et qu'on peut y distinguer plusieurs « strates » chronologiques, dont certaines sont très archaïques<sup>14</sup>. Souvent négligées par des orientalistes européens comme étant fabuleuses et légendaires<sup>15</sup>, ces sources commencent aujourd'hui à prendre de la valeur dans les milieux scientifiques<sup>16</sup>.

La *Conversion de K'art'li* est bâtie sur le principe évangélique de plusieurs auteurs. Le récit autobiographique de Sainte Nino, prononcé sur son lit de mort, fait partie de l'ensemble. Il est transcrit par d'autres narrateurs qui sont aussi témoins oculaires des événements – Salomé d'Ujarma, Perojavr de Siunie, Sidonie, Abiathar, Jacob et le roi Mirian. Manifestement, on doit l'ensemble au travail d'un « directeur de rédaction ». Selon les spécialistes, ce mérite reviendrait à Salomé d'Ujarma, fille du roi arménien Tiri-date et femme du prince Rew, fils du roi néophyte ibérien Mirian.

Voici, en quelques mots, l'histoire que ces divers narrateurs nous livrent : Zabillon (Zebulon), père de Nino, était un chef militaire romain, originaire

de Cappadoce. On lui attribue le mérite d'avoir converti quelques tribus des *Branjs*<sup>17</sup>. Il épousa Susana (Sosana), sœur d'Iobenal, patriarche de Jérusalem. Leur fille unique, Nino, avait douze ans, quand ses parents vendirent tous leurs biens et s'en allèrent à Jérusalem. Zabilon se sépara de sa femme, fit ses adieux à sa fille, désormais orpheline et se retira dans le désert de Jordanie. Durant deux ans, Nino servit Sarah Niap'or (Sarah de Bethléem), une Arménienne de Dvin. C'est par cette femme, versée dans les Saintes Ecritures, qu'elle s'instruit du christianisme. Ensuite, la jeune Nino, ayant reçu la bénédiction de son oncle, patriarche, suivit une pèlerine à Ephèse. Là, elle rencontra la princesse Hripsimé, accompagnée de sa mère nourricière Gayané et d'une cinquantaine de vierges. Nino les convertit au christianisme, puis quitta l'Empire avec elles. Arrivant en Arménie, Hripsimé, Gayané et leurs compagnons furent martyrisés par le roi Tiridate, païen à l'époque. Nino parvint à se sauver. Elle se dirigea vers l'Ibérie, longea la vallée de Mtkvari et aborda Mc'xet'a, cité royale<sup>18</sup>.

Une fois arrivée à Mc'xet'a, la Sainte découvrit un peuple mécréant, adorant le dieu Armaz et ses parèdres, Gac' et Ga (Gaim). Témoin d'un rite païen, Nino provoqua la destruction miraculeuse des idoles. Puis elle passa quelques mois dans le verger royal, y dressant la croix et demeurant dans la prière. Ensuite, elle s'installa au pied de l'enceinte de la ville. Fréquentant le milieu juif de la capitale, la Sainte commença à annoncer la Bonne Nouvelle. Pour décrire la suite des événements, les textes géorgiens offrent un abondant récit, sommairement contenu dans l'anecdote de Rufin : conversion du couple royal, construction de la première église, envoi des prêtres par l'empereur Constantin... La mission évangélisatrice de Sainte Nino se poursuit dans les régions montagnardes, au nord et à l'est de Mc'xet'a. La Sainte décède quinze (S 1141) ou trente cinq ans (Sin. 48, H600) après son entrée en Géorgie. Sa dépouille est transférée au monastère de Bodbe (Bodi).

La trame des récits se tisse autour de la figure incarnant la sainteté, en plein essor dans l'Orient chrétien de l'époque. Comme le remarque Peter Brown, cette figure est l'emblème de l'Antiquité tardive, comme le grand temple l'est pour la période classique ou la cathédrale gothique pour le Moyen Âge<sup>19</sup>. Devenu le *locus* élu par Dieu, dotée de la parrhèsia, médiateur entre les hommes et le Seigneur, le saint est un agent actif de la profonde transformation que subit la société de son époque. Sainte Nino est à l'image de ce modèle de sainteté et la rapprocher au chaman ou à l'idole locale<sup>20</sup> nous semble être une erreur. Nikoloz Gulaberisje, dans sa *Lecture*

*pour le pilier vivifiant*, associe tout oracle, qui tire son pouvoir miraculeux des forces occultes, à l'« ancienne » Mc'xet'a, cité païenne. Par l'effort de Sainte Nino, Mc'xet'a, « mère des oracles » doit reproduire le modèle de la Jérusalem céleste.

Le cœur de la mission, l'acte évangéliste, échappe à notre sujet. Dans cet article, nous ne suivrons Sainte Nino que de sa Cappadoce natale à Mc'xet'a. Nous n'ambitionnons pas de proposer ici une étude philologique ou historique de la *Conversion de K'art'li*, ce véritable carrefour textuel aux ramifications contextuelles auquel le Moyen Age a apposé plusieurs couches. En s'appuyant sur les sources géorgiennes<sup>21</sup>, nous envisageons de mettre en relief le parcours de la Sainte comme un processus complexe, englobant des étapes successives et excluant tout hasard, usant de topos sacrés et ayant recours aux variables historiques et culturelles.

### *Références spatiales et temporelles*

Comme dans l'hagiographie en général, la topologie est abondamment présente dans la *Vie* de Nino. Nous passons de Cappadoce à Jérusalem, de Jérusalem à Ephèse, puis en Arménie et en Ibérie. Cette géographie, jalonnée d'une toponymie réelle, est traversée par des correspondances, des échos, des liens symboliques qui la rattachent à la fois à l'histoire profane et à l'histoire sacrée.

L'Orient de l'Antiquité tardive constitue un monde en mouvement. Ses terres sont sillonnées de « déplacés » – d'anachorètes venus s'installer dans le désert syrien, de moines jetant les bases de la vie monacale en Egypte ou de pèlerins visitant les lieux saints. Le premier départ de la *Conversion* est celui du père de Nino : Zabilon, choisissant une vie ascétique, part dans le désert.

Le début oriental du parcours de Sainte Nino n'a rien de fortuit. Le christianisme primitif géorgien est profondément attaché à cette géographie. Pour organiser l'Eglise nouvellement créée, Constantin aurait envoyé en Ibérie Eustathe, patriarche d'Antioche, après que celui-ci eut participé au concile de Nicée et probablement avant qu'il eût été déposé en 330 par les ariens. Telle est l'information fournie par certaines versions de la *Conversion de K'art'li*, notamment celles d'Arsène le Moine et de l'Anonyme métaphraste (XIII<sup>e</sup> siècle). L'Eglise antiochienne, dirigée par un évêque, image

du Christ, offre un modèle d'organisation aux nouvelles Eglises. C'est d'elle que l'Eglise géorgienne dépend aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles. Son influence, bien que l'Eglise géorgienne devienne autocéphale dans les années 60-70 du V<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>, perdure jusqu'au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. Avant que l'Eglise antiochienne ne devienne soumise à Byzance ecclésiastiquement sous le patriarcat de Jean III (Xe siècle), l'Eglise géorgienne lui paie une redevance<sup>23</sup>.

Les Géorgiens sont présents dans les premiers foyers du monachisme, en Syrie, en Egypte et en Palestine. Dans ces régions, on recense plus de quarante monastères géorgiens. Leur activité religieuse et littéraire ne cesse pas, même après le déferlement de la vague musulmane au VII<sup>e</sup> siècle, quand beaucoup préfèrent se déplacer vers Constantinople ou d'autres villes byzantines. Ainsi, sur la Montagne Noire, près d'Antioche, les premiers moines géorgiens sont accueillis par Siméon le Stylite, au V<sup>e</sup> siècle. Au monastère de Sainte-Catherine, sur le Mont Sinaï, leur présence est attestée dès le VI<sup>e</sup> siècle. On voit les Géorgiens à Jérusalem et aux alentours<sup>24</sup> : dans les laures de Khariton, de Théodore Tiron, de Mar Saba. Avant de devenir évêque de Maïouma, Pierre l'Ibère<sup>25</sup>, une des grandes figures du monophysisme, bâtit des monastères, dont un à Jérusalem<sup>26</sup> où il accueillit ses compatriotes. La tradition veut que les Géorgiens s'établissent dès le IV<sup>e</sup> siècle au monastère de Sainte-Croix à Jérusalem. Au XI<sup>e</sup> siècle, grâce au roi géorgien Bagrat IV, ils y entament des travaux et y acquièrent les propriétés monastiques. Vers la fin du haut Moyen Age, l'activité monastique géorgienne s'intensifie dans les régions palestiniennes pour atteindre son apogée au cours des Xe-XII<sup>e</sup> siècles. La diaspora religieuse joue indéniablement un grand rôle dans le transfert des modèles théologiques et littéraires. Le christianisme oriental nourrit grandement la pensée spirituelle et la pratique géorgiennes.

La *Conversion* situe l'enfance de Nino en Cappadoce, une région reculée qui deviendra la terre natale des célèbres Pères : Basile de Césarée, Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze. A l'époque de Constantin, Cappadoce semble être en retrait des conflits politiques, au moins jusqu'à ce que la confrontation entre Constance II et Julien la transforme en un lieu d'exil. Mais si la mention de Cappadoce n'évoque pas de guerres intestines, elle jette le premier jalon du temps sanctoral : c'est ici et à cette époque, souligne le texte, que Saint Georges souffrit le martyre.

Si les origines de la Sainte remontent à Cappadoce, Jérusalem est la ville où elle vit son adolescence, s'instruit du christianisme, découvre sa vocation

divine et définit sa vie future. L'oncle maternel de la Sainte, selon presque tous les manuscrits, est Iobenal, patriarche de Jérusalem. Ce Iobenal, de toute évidence, n'est autre que Juvénal, le premier patriarche de Jérusalem. Parmi les évêques qui l'ont précédé au siège apostolique de Jérusalem et qu'Eusèbe de Césarée nous énumère, personne ne porte de nom similaire. Il s'agit d'un anachronisme flagrant : en 325, le concile de Nicée accorde à l'évêque de Jérusalem des privilèges spéciaux, mais ce n'est qu'en 451 que le patriarcat sera reconnu et que Juvénal se trouvera à sa tête. A l'époque de Constantin, les droits de métropole sont maintenus à Césarée et les deux églises entretiennent de vieilles rivalités, se disputant le premier rang<sup>27</sup>.

Dans le choix de Jérusalem en tant que réel point de départ de Nino, rien n'est laissé au hasard. Josef Karst, orientaliste allemand, remarque que « la ville sainte de Jérusalem, avec son rituel du culte et des offices divins pompeusement développés, a déterminé comme norme l'organisation de la liturgie ibéro-caucasienne, du moins dans l'époque « pré-byzantine », c'est-à-dire avant le Xe siècle »<sup>28</sup>.

La littérature liturgique montre bien que la pratique de l'Eglise géorgienne relevait du rite hiérosolymitain. Citons l'exemple du lectionnaire, recueil liturgique contenant le calendrier des fêtes de l'année liturgique, les péricopes et la liturgie eucharistique des grandes fêtes. Ce recueil, créé pour la pratique liturgique de Jérusalem au IVe siècle, aurait été traduit du grec au géorgien dès le Ve siècle<sup>29</sup> et révisé en permanence en fonction de la nouvelle pratique liturgique constantinopolitaine. Les manuscrits géorgiens des VIIe-XIe siècles<sup>30</sup>, fragmentaires ou complets, reflètent toute une période de la liturgie hagiopolite, du Ve au VIIIe siècle<sup>31</sup>.

Cette même proximité entre la pratique ecclésiastique de l'Eglise géorgienne et le rite hiérosolymitain est attestée par l'hymnographie liturgique. Celle-ci a pour source les hymnes composées dans le milieu hiérosolymitain, en langue grecque aux IVe-Ve siècles. Des allusions à l'Eglise de Jérusalem, une structure liturgique hagiopolite, le caractère de l'élément psalmodique, la christologie ancienne que les hymnes géorgiennes traduisent, en apportent des preuves. Les originaux grecs étant perdus et en l'absence de témoignages latins et grecs plus anciens que l'*Itinerarium Egeriae* (IVe siècle) et le Typicon de l'Anastasis (Xe siècle), les hymnes géorgiennes, avec celles arméniennes, sont une source précieuse pour l'étude de la liturgie de l'Eglise de Jérusalem aux IVe et Ve siècles<sup>32</sup>.